L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

185-186 | 2008

L'anthropologue et le contemporain : autour de Marc Augé

La terre est-elle ronde ?

Jackie Assayag

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24140>

DOI : 10.4000/lhomme.24140

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 159-163

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jackie Assayag, « La terre est-elle ronde ? », *L'Homme* [En ligne], 185-186 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24140> ; DOI : 10.4000/lhomme.24140

La Terre est-elle ronde ?

Jackie Assayag

Absent toujours. Tout s'est fait sans moi.
Samuel Beckett, *Fin de partie*.

“**L**’E FAIT CENTRAL des Temps modernes n’est pas que la terre tourne autour du soleil, mais que l’argent court autour de la terre, à l’intérieur du capitalisme planétaire », écrit Peter Sloterdijk (2006). La mondialisation, dite « globalisation », est une totalisation. Le rassemblement de la terre s’est effectué par la circulation de l’argent dans tous ses avatars aussi bien marchands que culturels, communicationnels et cognitifs, imaginaires aussi.

Une fois les découvertes épuisées sous le sombre éclat de l’Occident par la voie des navigations, le christianisme et le capitalisme s’implantèrent par la conquête et la colonisation. Une fois installés les États-nations, la rotondité de la terre s’est imposée. Aujourd’hui, la rotation est devenue visible avec le glissement à l’Ouest des continents respectifs que sont et l’Inde et la Chine – dits parfois « Chindia ». C’est peu dire qu’il s’agit de puissances émergentes, même si en réalité l’une et l’autre se regardent avec suspicion.

Dès lors, deux milliards et demi d’habitants sont entrés dans le commerce mondial, du moins le croit-on. Car ce *mantra* annonce la naissance d’un nouveau « système-monde » qui est en réalité dicté par les chroniqueurs européens ou les responsables de la « gouvernance mondiale ». Mais cette affabulation enchantée, à propos de l’Inde et de la Chine actuelles, s’apparente à une fantasmagorie destinée à se rassurer ou à se faire peur – à plaisir ?

Aujourd’hui, le regard sur le passé de l’Europe n’a sans doute plus de signification pour la projection de l’avenir du monde entier. Nul besoin donc de rendre provinciale l’Europe (Chakrabarty 2000) : nous y sommes déjà. Le présent européen, difficilement devenu démocratique, fut longtemps

habité par le concept politique de l'empire ou du postimpérial. Mais depuis la décolonisation, notamment à partir de 1947, avec le détachement de l'Inde et du Pakistan de l'union formée par le British Raj, la force missionnaire de la vieille Europe quitte la scène. Cette force s'est d'ailleurs elle-même épuisée dans le choc des violences extrêmes et des guerres répétées. De sorte que les derniers États tributaires de cette terre sont abandonnés au capitalisme ou au chaos. Ainsi la Chine apporte-t-elle la preuve éclatante qu'il est possible de séparer le capitalisme et la démocratie, une situation qui fait rêver les politiciens de la Loi et de l'Ordre dans le monde entier. La Chine pourrait même devenir le paradigme d'une ligne politique fondamentale du XXI^e siècle qui se dessine aujourd'hui : le tournant du système mondial vers le capitalisme autoritaire.

Les régions dites de la « semi-périphérie » agrègent et intègrent une minorité de leur population dans la mondialisation en tant que membres à part entière. Mais elles repoussent aussi d'anciens membres tout en menaçant d'exclusion sociale un très grand nombre de gens, bannis des situations de sécurité et de confort. Or la « semi-périphérie » se trouve partout où les sociétés possèdent encore un large segment de situations traditionnellement agricoles et artisanales. Les occurrences les plus dramatiques sont l'Inde et la Chine, où se situe le fossé historique entre le régime de pauvreté extrême, qu'on pourrait dire « agro-démocratique » pour l'Inde et « agro-impérial » pour la Chine. C'est-à-dire respectivement 450 et 700 millions d'individus, soit nettement plus d'un milliard d'habitants.

Qui plus est, le choix de la libéralisation économique, même modéré, comme en Inde, impose des mesures d'austérité qui frappent généralement les régions les plus pauvres. Le phénomène tend à creuser les inégalités économiques et sociales, ainsi que régionales : entre 300 et 400 millions d'Indiens vivent toujours avec moins d'un dollar par jour ; quatre États – l'Uttar Pradesh, le Bihar, le Madhya Pradesh et l'Orissa – représentent plus de la moitié des pauvres de l'Union indienne. Ceux du Madhya Pradesh et du Bihar concentrent 120 % de l'augmentation de la misère. La réduction de l'inflation et du déficit budgétaire qu'impose l'ajustement structurel a conforté la pauvreté de quelque 40 % d'individus vivant sous le seuil de pauvreté. La pression est d'autant plus forte que les deux tiers de la population au travail ne sont pas salariés.

Certes, les défenseurs des réformes libérales conjecturent que 500 millions d'indiens viendront se joindre à la classe moyenne à l'horizon 2025, grâce à un taux de croissance soutenu de 6 à 7 % par an. Au cours d'une même génération, on sera ainsi passé de 18 % à 50 % de la population. On est loin du pays de cocagne de la consommation dont rêvaient les

Naples. Cl. Gabriele Basilico, 2004.

Moscou. Cl. Gabriele Basilico, 2007.

investisseurs étrangers. Dans le même temps, par simple mécanique démographique, il ne restera pas moins de 750 millions de gens qui seront pauvres de façon absolue, quel que soit le critère retenu. À l'instar des élus de Dante, il y a bel et bien des cercles différents dans le Paradis et l'Enfer social indien (Assayag 2005).

On pourrait généraliser cette observation au sein des sociétés « semi-modernes », comme la Turquie, dans lesquelles les régions urbaines relativement prospères, orientées vers l'Occident et la consommation, coexistent avec des majorités rurales composées de masses de population en voie d'être abandonnées. Ce que confirme le phénomène de l'urbanisation (Davis 2006). En 2007, pour la première fois dans l'histoire du monde, la population urbaine dépasse la population rurale de la planète. L'urbanisation galopante des « semi-périphéries », symbole de la fracture entre le Nord et le Sud, est sans commune mesure avec celle que connut l'Europe victorienne. Il y avait dans le monde en 1995 vingt-trois cités de plus de huit millions d'habitants : il y en aura trente-cinq en 2015. Les villes ont absorbé près des deux tiers de l'explosion de la démographie mondiale depuis 1950. Mexico, Caracas, Bogota, Lima, Lagos... Ces dix prochaines années, Bombay, devenue Mumbai, comptera vingt-deux millions d'habitants, Dhaka dix-sept millions, Karachi quinze millions. Dans vingt-cinq ans, les villes des pays en voie de développement abriteront quatre milliards d'habitants, soit 80 % des citadins du monde. Aujourd'hui déjà, quatorze agglomérations comptent des bidonvilles de plus d'un million d'habitants. Plus d'un milliard de personnes dans le monde vivent dans des *slums* où tous les ingrédients de la crise sont réunis. De fait, les villes ne sont plus des réservoirs de main-d'œuvre, mais des lieux de reproduction de la misère. Les villes européennes étaient le produit de l'industrialisation et de la demande de travail ; l'urbanisation actuelle, en revanche, est la plupart du temps déconnectée de l'industrialisation, et même de la croissance économique. Ce « surplus d'humanité pauvre », littéralement stocké dans les bidonvilles, offre un nouveau visage radical de l'inégalité mondiale (Bauman 2004). Ces populations sont négligées parce qu'elles sont pauvres, et parce qu'ignorer leur existence permet de ne pas répondre à leurs problèmes. Dans le même temps, on a souligné que l'effet de la richesse des agglomérations attire les habitants les uns vers les autres puis la production de la richesse vers la production de la richesse, sous forme de captation. Ce phénomène de concentration vertigineuse vers le sommet ressemble à un jeu de casino : « The winner takes all ». Et le revenu des 10 % les plus riches a crû de 58 % ; celui des 1 % les plus riches de 121 % ; celui des 0,1 % de 236 % ; celui des 0,01 % de 617 %.

Quand on prononce le mot de « globalisation », on parle donc d'un continent artificiel dynamisé et animé par le confort sur l'océan de la pauvreté, même si la rhétorique affirmative dominante donne facilement l'impression que, par son essence, le système mondial inclut toutes les choses et tout le monde. En réalité, l'exclusivité est inhérente au projet inégalitaire de la mondialisation, structurellement, durablement, quoique diversement en fonction des régions et des archipels mégapolitains. Son fonctionnement suppose un extérieur sur lequel on peut faire peser la charge. De fait, sa mécanique ignore une multitude d'acteurs, à l'instar de ce que le sociologue, Zygmunt Bauman (2004), qualifie de « déchets humains ». En réalité, le monde « globalisé » concerne exclusivement l'installation dynamique de la fraction de l'humanité composée par les détenteurs des capitaux, maîtres de leur pouvoir d'achat. Ce n'est donc pas un hasard si les débats sur la « globalisation » prolifèrent sous forme d'un monologue des zones de prospérité, lesquelles entraîneraient, par on ne sait quel facteur épidémiologique, l'enrichissement de tous. Beaucoup de ceux qui vivent dans les « autres » régions du monde ne connaissent ni le mot, ni bien sûr la chose. Ce qui n'empêche pas les médias, tous autoréférentiels, de réfracter l'imaginaire du capital partout dans le monde. L'irisation multicolore de ce nouveau « culte du cargo » postindustriel affecte évidemment le niveau de notre information, comme l'illustre l'enchantement de la nouvelle « Inde qui brille », selon la formule qu'affectonnent les nationalistes hindous.

La rupture la plus criante de la société postindustrielle (Cohen 2006) est assurément celle de la mondialisation des images. L'ouverture spectaculaire s'accompagne d'une révolution technologique qui a réduit fortement les coûts de la communication, mais qui a surtout diffusé instantanément les images de la prospérité sur l'ensemble de la planète. Désormais, la richesse et la surabondance des biens matériels s'affichent et s'exhibent alors que seule une minorité est en mesure de consommer tout son soûl. Évidemment, un nombre croissant de gens souhaite entrer dans cette enclave magique de l'accumulation des marchandises et autres merveilles fétichisées. De là ce manque et cette frustration ; de là aussi cette convoitise qui relance indéfiniment le désir des populations ; de là enfin cette « guerre des rêves » ou ces « rêves de guerre » (Augé 1997) de ceux qui vivent dans les sociétés de pénurie face à cette minorité toujours plus opulente et protégée qui s'épanouit dans les sociétés de plénitude en soufflant dans leur corne d'abondance l'hallali de « l'économie des désirs inassouvis ». L'écart entre l'imaginaire et le symbolique grandit au regard d'une réalité toujours plus chiche et d'appétits plus avides. Le décalage s'amplifie entre ce que

l'on voit et ce que l'on est, entre les produits de l'épiphanie mercantile et la trivialité ou la misère des modes de vie, entre ceux qui ont et ceux qui n'ont rien ou presque. En somme, jamais le divorce fut si grand entre la pénurie et les projections scintillantes de l'aura publicitaire et des fictions sublimes qui enchantent les myriades de destinées au sein d'un « village planétaire » devenu spectacle à distance où ne se côtoient plus guère *the Bad and the Beautiful*.

Cette conjonction entre un nouveau « régime de l'image » – ledit « tout fictionnel » (Augé 1997) – et l'ouverture d'un « horizon d'attente » qu'une majorité d'acteurs sait par avance ne pouvoir jamais être satisfait, caractérise sans doute la mondialisation actuelle. Qui ne voit en effet que ladite « globalisation » ressemble chaque jour davantage à un mirage fuyant pour une majorité de l'humanité ? En attendant Godot.

Centre national de la recherche scientifique, Paris
Laboratoire d'anthropologie des institutions et organisations sociales (LAIOS), ILAC
assayag@ehess.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : globalisation/globalization – Asie/Asia – urbanisation – « déchets humains »/« *wasted lives* » – image.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Assayag, Jackie

2005 *La Mondialisation vue d'ailleurs. L'Inde désorientée*. Paris, Le Seuil.

Augé, Marc

1997 *La Guerre des rêves. Exercices d'ethno-fiction*. Paris, Le Seuil.

Bauman, Zygmunt

2004 *Wasted Lives. Modernity and Its Outcasts*. Cambridge, Polity Press.

Chakrabarty, Dipesh

2000 *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*. Princeton, Princeton University Press.

Cohen, Daniel

2006 *Trois leçons sur la société postindustrielle*. Paris, Le Seuil.

Davis, Mike

2006 *Le pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global*. Paris, La Découverte.

Sloterdijk, Peter

2005 *Le Palais de Cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*. Paris, Maren Sell Éditeurs.